

Introduction

C'est un homme jeune qui pose la question. À vrai dire, des trois évangélistes qui nous rapportent l'épisode, Matthieu est le seul à donner cette précision sur lui. Tous s'accordent en revanche sur le fait qu'il est riche. Riche, donc, et pas forcément jeune, mais le détail est trop vraisemblable, trop cohérent avec le dialogue qui suit, pour qu'on l'ait jamais mis en doute. Le jeune homme riche : c'est ainsi qu'il est connu, éternellement jeune, éternellement riche, malgré la redondance, parce que, après tout, il n'y a pas de plus grande richesse que d'avoir du temps devant soi, la vie devant soi. Et le voilà qui vient trouver Jésus pour l'interroger. « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle⁽¹³⁾ ? »

Étrange question pour un jeune homme, si vraiment ce qu'il cherche, c'est l'assurance d'une bonne place au paradis, la garantie d'un sort pas trop mauvais après la mort. À dix-neuf ans, on ne se soucie pas de réussir sa mort. On a plus urgent. On doit d'abord s'efforcer de ne pas passer à côté de sa vie. Je crois que c'est bien plutôt cela qui préoccupe notre jeune homme : la vie éternelle, non pas la vie après la mort, mais la vie à une certaine profondeur, à sa juste intensité. Il sait qu'on peut vivre sa vie à la surface de soi-même, à la surface des choses ; il a expérimenté cette existence quotidienne faite de routines, de plaisirs qui ne comblerent rien, d'habitudes qu'on finit par prendre pour des convictions. Il n'y est pas malheureux, mais il pressent qu'au-delà de la surface se trouve une vie plus forte et plus vraie. Quelquefois, il l'a entrevue, devant le spectacle de la beauté, dans l'émotion d'un sentiment inconnu, et elle lui a laissé une soif que rien ne parvient à éteindre. Cette vie-là, la vie en abondance, c'est elle qu'il appelle la vie éternelle, car il sent bien qu'elle contient toute l'éternité que ce monde peut nous offrir. Il ne sait pas précisément ce que c'est, mais il la désire trop ardemment, du fond de son être, pour pouvoir même douter qu'elle existe. Et c'est cette vie-là qu'il veut vivre.

Il sent bien que cette vie éternelle a un prix. Pour l'obtenir, il va sans doute devoir apprendre à se dépasser : Dieu, il le sait, est exigeant, très exigeant, mais peu importe, car le jeu en vaut la chandelle. Il a déjà le

goût de l'effort et du dévouement. Loin de l'effrayer, l'appel de l'héroïsme et du sacrifice parlent à son cœur avec des accents secrets qui le séduisent et l'entraînent. Il se sent impatient de se mettre au travail, de partir au combat. Mais dans quelle direction ? Que faut-il faire d'extraordinaire pour mériter la vie véritable ?

La question qu'il pose, alors que sa vie commence tout juste, ne manque pas de bon sens ; mais surtout, il a la chance inouïe de pouvoir la poser à Jésus, c'est-à-dire à celui qui, dans l'histoire du monde, est le plus à même de pouvoir y répondre. La première réponse de Jésus est pourtant à la fois déroutante et un peu décevante. Déroutante, parce qu'il commence par le reprendre sur sa formulation : il l'a interrogé sur le bon, alors que Dieu seul est bon. Puis décevante, parce qu'il répond certes à la question, mais de façon assez banale : il renvoie le jeune en quête d'absolu aux Dix Commandements, à la loi de Moïse, à la morale la plus ordinaire – ne pas tuer, ne pas commettre l'adultère, ne pas mentir, aimer son prochain... Tout cela est très important, sans doute, et d'ailleurs pas toujours si facile à réaliser scrupuleusement : il a connu les combats pour contenir sa colère ou son désir, il a appris à aimer la vérité. Mais de Jésus, il attend mieux que ce rappel peut-être utile, mais franchement trivial, de ses cours de catéchisme. « Tout cela, je l'ai observé ; que me manque-t-il encore ? »

Jésus lui propose alors une seconde réponse, plus exigeante, et même d'une exigence infinie : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. » Le jeune homme voulait donner quelque chose ? Qu'il donne tout, tout simplement. Ses richesses, dont l'évangéliste nous dit qu'elles sont grandes, mais surtout cette vie qu'il a devant lui, cette vie qu'il veut tant s'efforcer de réussir. Lui qui trouvait Jésus un peu trop indulgent au premier abord se trouve à présent désarçonné. Il aurait été prêt à beaucoup. Si Jésus lui avait demandé de se lever à l'aube, de passer des heures en prière, de partir en pèlerinage à pied à l'autre bout du monde, de jeûner ou de se doucher à l'eau glacée, il aurait accompli tout cela avec enthousiasme. Mais tout donner, vraiment ? Il était arrivé plein d'espoir, et il quitte Jésus dans la tristesse et l'amertume, incapable d'emprunter ce chemin de sainteté que Dieu lui propose, incapable de vivre cette vie éternelle qu'il désire pourtant de tout son cœur. « Il n'y a qu'une tristesse, écrivait Léon Bloy, c'est de n'être pas des saints. »

Cette rencontre forte, mais qui finit si mal, inquiète légitimement les disciples, qui se demandent avec effarement, devant l'incroyable exigence de leur maître : « Mais qui peut être sauvé ? » D'ordinaire,

Jésus se montre au contraire accueillant envers tous : aux pécheurs et aux prostituées, il donne à voir la miséricorde de Dieu, il fait sentir l'étonnante proximité de Dieu, son pardon, sa tendresse. Se présente un jeune homme plein de bonne volonté, aux mœurs irréprochables, habitué du désir de Dieu, et il lui demande des choses si hors de portée qu'il s'en va désespéré. « Mais qui peut être sauvé ? », interrogent-ils avec angoisse. « Pour les hommes, c'est impossible, leur répond Jésus. Mais pour Dieu, tout est possible. » Que peuvent-ils répondre à cela ?

Nous aussi, le récit de cette rencontre entre Jésus et le jeune homme riche a de quoi nous inquiéter, si comme lui nous désirons la vie éternelle : difficile de ne pas entendre comme adressée à nous aussi cette exigence extrême de Jésus. On a tenté, bien sûr, au cours des âges, de voir ici un simple conseil, à côté des commandements adressés à tous, créant deux sortes de classes des prescriptions de Jésus : l'amour du prochain, l'interdit du meurtre ou de l'adultère, obligatoires ; le renoncement à tous les biens, facultatif. La distinction n'est pas inutile si l'on pense que l'appel du jeune homme riche correspond à la vie religieuse, à la vie d'un moine : tous ne sont pas appelés à renoncer à leurs biens *de cette manière*, c'est entendu. Mais la vie éternelle n'est pas réservée aux religieux, Dieu merci ! C'est donc qu'il y a d'autres façons de tout donner et de donner sa vie. D'autant que ce qu'il dit au jeune homme riche, Jésus ne cesse de le répéter sous d'autres formes, parfois un brin énigmatiques, tout au long de l'Évangile : « Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera^[2]. » Pour un chrétien, la vie monastique est évidemment facultative, mais le don de sa vie, lui, n'est pas une option.

Tout donner, cela fait beaucoup. On nous répète que le salut est gratuit, que Dieu se donne à nous sans condition, et on appelle cela, dans la langue technique des chrétiens, la grâce. Comme son nom l'indique, la grâce, c'est ce qui est gratuit. Gratis. Gratos. *Gratia, id est gratis data*, disent les savants dans leur latin : « La grâce, c'est-à-dire ce qui est donné gratuitement. » Mais pas besoin de latin pour comprendre qu'à y regarder de près, ça fait cher la gratuité ! Si la vie éternelle est donnée gratuitement, mais qu'elle exige en retour de nous que nous renoncions à tout pour elle, c'est une gratuité franchement exorbitante. Est-ce que le don de Dieu ressemble ainsi aux réclames mensongères qui ne cessent de fleurir autour de nous, nous promettant toujours des cadeaux et de bonnes affaires qui se révèlent finalement ruineux ?

On comprend que les chrétiens aient réfléchi à la question. C'est même la seule question théologique qui ait réellement passionné les

chrétiens d'Occident tout au long de leur histoire. Dans l'Antiquité, à l'époque des Pères de l'Église, quand les chrétiens de langue grecque discutent de sujets élevés et difficiles, comme l'Incarnation ou la Trinité, les chrétiens de langue latine, les Occidentaux, observent ces débats comme on voit passer les avions. Sur les deux natures du Christ, sur les hypostases trinitaires, sur la querelle monothéliste, ils n'ont pas grand-chose à dire. Quand, à Constantinople, il paraît qu'on peut se disputer avec son poissonnier sur la question de la présence dans le Christ d'une ou deux volontés, sur les ports d'Ostie, de Carthage ou de Marseille, on discute plutôt du prix du poisson. Les Latins sont des gens concrets, des paysans et des juristes, pas des métaphysiciens capables d'abstractions à donner la migraine. On croit alors que les Latins ne sont pas doués pour la théologie, mais c'est qu'ils n'ont pas encore trouvé leur sujet de prédilection.

Le voilà justement qui prend forme, au début du v^e siècle, quand on informe Augustin, évêque d'Hippone en Afrique du Nord, qu'un moine celte établi à Rome, du nom de Pélage, raconte n'importe quoi. Pélage sert de coach spirituel à un petit groupe de l'aristocratie romaine, auquel il explique que la perfection est à portée de la main : il suffit de faire de gros efforts, d'y mettre toute sa volonté, de s'accrocher, de lutter, et on y arrive. Sans Dieu ? Sans Dieu. Enfin, concède-t-il, Dieu nous a créés, avec notre liberté, donc il a déjà fait beaucoup. Puis il nous a donné les commandements. Puis il nous a donné l'exemple du Christ, un très bel exemple, qu'il ne reste plus qu'à imiter. Alors on arrête de se plaindre, et on s'y met. J'ai présenté Pélage comme un coach spirituel : n'y voyez pas un simple anachronisme destiné à vous faire sourire. Je crois que c'est réellement sa perspective. Un coach n'est pas un théologien : c'est un pragmatique, qui a remarqué que pour encourager les gens à mener une vie ascétique, il vaut mieux leur dire que tout est entre leurs mains, qu'il n'y a qu'à vouloir assez fort, plutôt que leur dire que de toute façon leur nature est viciée par le péché originel, ce qui risquerait de les décourager.

Cet enseignement parvient aux oreilles d'Augustin, qui est déjà une personnalité célèbre dans l'Église de son temps. Et ce qu'il entend ne plaît pas beaucoup à Augustin. D'abord, parce qu'il a lui-même passé plusieurs années de sa vie loin de la foi – il s'est converti à plus de trente ans – et il porte un jugement très dur sur ses années de jeunesse, perdues à courir les filles et à chercher la gloire : il en a gardé l'idée que, sans Dieu, livré à ses seules capacités, l'homme a tendance à faire n'importe quoi. Même s'il parvient, par des efforts extraordinaires, à distinguer la

vérité et le bien, il est incapable de se mettre en route pour les atteindre. Mais surtout, Augustin est un bon théologien. Il sait que le Christ n'est pas seulement un exemple de bonnes actions à imiter, mais bien le sauveur, qui nous sauve indépendamment de nos mérites. Jésus ne reproche-t-il pas constamment aux pharisiens d'imaginer qu'avec leurs pratiques pieuses, ils ont bien mérité le paradis ? Grave illusion, nous dit Augustin, après saint Paul, un autre converti, d'ailleurs : non, le salut, la vie éternelle, la vie divine, tout cela est un cadeau de Dieu. Dès lors, Augustin va déployer son énergie et son intelligence hors du commun à présenter une doctrine chrétienne de la grâce de Dieu, à travers des traités, des sermons, des lettres – une masse documentaire considérable où s'exprime une pensée en mouvement, guère systématisée, souvent en polémique avec tel ou tel, mais où l'on peut trouver selon les périodes et les circonstances des formules contradictoires : pendant tous les siècles qui suivent, on va donc pouvoir s'écharper à coup de citations d'Augustin, puisqu'on trouve chez lui des inflexions différentes.

L'Église, sans surprise, donne raison à Augustin, mais en fait le débat est loin d'être clos. Bientôt plus personne ne se réclamera de la doctrine de ce pauvre Pélage, mais on a découvert là un gouffre de questionnements sans fin. C'est Dieu qui sauve, c'est entendu, mais alors pourquoi y a-t-il des commandements, si nous ne sommes pas capables de les accomplir ? Pourquoi Jésus nous demande-t-il d'aimer notre prochain, si vraiment notre cœur en est incapable ? D'ailleurs, le salut est peut-être gratuit, mais quand on voit tout ce que Jésus nous demande, c'est une gratuité hors de prix ! Les paresseux tourneront la question autrement : pourquoi faire des efforts, si c'est la grâce de Dieu qui sauve ? Pourquoi doit-on s'embêter à chercher à être dévoué à sa paroisse, fidèle à sa femme, honnête au travail, si cela ne nous conduit pas au paradis ?

L'histoire du christianisme occidental est constamment ponctuée par ces débats. Parfois, cela vire à la farce : quand le pape est invité à arbitrer une interminable dispute entre jésuites et dominicains, au cours de laquelle les deux ordres ont rivalisé de subtilité scolastique et multiplié les concepts et les catégories abstraites, le pape, donc, conclut en 1607 cette querelle publique de vingt-cinq ans en se déclarant incapable de trancher une discussion à laquelle il ne comprend plus rien, soupçonnant d'ailleurs les parties en présence de ne rien y comprendre non plus, tant les niveaux d'abstraction invoqués dépassent l'entendement. Tout au plus interdit-il aux théologiens des deux ordres de se traiter mutuellement d'hérétiques.

Mais la question prend parfois un tour plus dramatique. C'est autour de cette question, la gratuité de l'amour de Dieu et la nécessité de bien agir, que la chrétienté d'Occident va douloureusement et durablement se diviser quand un moine augustin allemand, Martin Luther, accuse l'Église catholique de s'être ralliée dans les faits à la doctrine de Pélagé en donnant trop d'importance aux pratiques, notamment dans la vie monastique ; sa doctrine de la justification, principal point de rupture sur le fond avec le catholicisme, entend retrouver la foi d'Augustin dans toute sa pureté. C'est encore autour de l'interprétation d'Augustin sur la grâce, proposée cette fois par l'évêque Jansen, dit Jansénius, et sa doctrine, le jansénisme, que les catholiques français vont pendant près de deux siècles se diviser et se détester. Dans les années 1950 et 1960, encore, autour des ouvrages Henri de Lubac, les discussions reprendront, plus vives et plus techniques que jamais.

Et puis plus rien. Après des siècles de débat passionné, de divisions tragiques, d'accusations mutuelles d'hérésie, le dossier qui a tant passionné l'Occident semble avoir perdu d'un seul coup tout son intérêt. Chez les professionnels de la théologie, la grâce est surtout un objet de curiosité un peu désuet, un point d'histoire de la doctrine ; ailleurs dans l'Église, dans la catéchèse, dans les homélies, dans l'enseignement des évêques, on n'en parle plus guère. Il faut dire que les traités qui y furent consacrés avaient parfois les pires défauts qu'on ait jamais pu reprocher à la théologie : alors que le sujet n'est guère susceptible de vérification expérimentale, les théologiens avaient multiplié les concepts, par exemple les différents types de grâce : grâce prévenante, grâce antécédente et grâce conséquente, grâce efficace et grâce suffisante, grâce sanctifiante et grâce actuelle, grâce guérissante et grâce élevant, sans oublier naturellement l'indispensable grâce gratuite. Sans doute s'est-on lassé, sans doute a-t-on pensé que les théologiens avaient décidément beaucoup de temps à perdre, avant de classer ce dossier encombrant et poussiéreux au rayon des articles inutiles, juste à côté de celui du sexe des anges.

On peut comprendre ce découragement ; pourtant le problème reste entier, et il se pose aux chrétiens d'aujourd'hui comme à ceux d'hier : si Dieu nous aime gratuitement et sans conditions, pourquoi nous demande-t-il d'agir selon ses commandements, et des commandements d'une exigence si grande qu'ils semblent se révéler, à l'usage, tout à fait hors de portée ? Que signifie vivre en chrétien, au milieu de tant d'injonctions souvent contradictoires ?

Il faut espérer que, pour tenter de répondre à cette question essentielle, il n'est pas forcément nécessaire de rouvrir ce dossier théologique aussi volumineux que complexe. C'est en tout cas une autre voie que nous entendons proposer ici au lecteur. Face à notre question, il n'est sans doute pas inutile de revenir à l'Évangile, où il semble bien que Jésus se soit efforcé d'y donner quelques éléments de réponse. C'est en particulier le cas dans un long discours rapporté par l'évangile de Matthieu, dont il occupe les chapitres 5 à 7, qu'on a l'habitude de désigner comme le Sermon sur la montagne : « sermon », non parce que Jésus y délivrerait un prêchi-prêcha moralisateur et ennuyeux, mais parce que c'est le vieux mot, calqué sur le latin, pour dire « discours » ; « sur la montagne », tout simplement parce que, d'après l'évangéliste, « Jésus gravit la montagne » (verset 1), quelque part en Galilée, afin de pouvoir être entendu du plus grand nombre. Mais la mention de la montagne ne vise pas seulement, sans doute, à nous montrer l'esprit pratique de Jésus avant l'invention du microphone ; elle constitue aussi, pour le lecteur averti, une référence à cette autre montagne, le Sinaï, où Moïse a reçu, sur des tables de pierre, la Loi de Dieu. Cette Loi donnée à Moïse constitue, pour beaucoup de juifs du temps de Jésus, le cœur de la religion, dont il faut méditer et appliquer scrupuleusement chaque prescription. Jésus ne manque pas de discuter, parfois vivement, avec les plus zélés des serviteurs de la Loi, les pharisiens, membre d'un groupe religieux attaché à l'étude et à la pratique des commandements, dont il dénonce plus d'une fois l'esprit rigidement légaliste. Bien souvent, ce sont les pharisiens qui lui reprochent ses entorses à la Loi de Moïse, en particulier quand il guérit des malades et des possédés le samedi, le jour du sabbat, où la Loi prescrit de ne travailler en aucune façon. Jésus semble alors mettre la Loi à distance, quand elle nous aveugle au point de nous empêcher de voir la souffrance de nos frères : « Le sabbat est fait pour l'homme, et pas l'homme pour le sabbat^{3} », tranche-t-il, refusant de faire de la Loi un absolu. Il n'est d'ailleurs pas seul, dans le judaïsme palestinien du I^{er} siècle, à proposer une approche humaine, plus souple, du rapport à la Loi : d'autres maîtres le font aussi, avec le même bon sens. Mais ce jour-là, sur la montagne, Jésus fait tout autre chose, quelque chose qu'aucun autre rabbi n'a jamais imaginé faire : plutôt que d'expliquer, d'interpréter, de discuter, de clarifier, de distinguer les prescriptions de la Loi de Moïse, il la remplace. Il propose à ses disciples rien de moins qu'une Loi nouvelle, bien qu'il affirme en même temps que l'ancienne Loi n'est pas pour autant abolie : sa Loi à lui en est bien plutôt l'accomplissement, sans qu'il précise le sens exact de cet

accomplissement. Une chose est en tout cas certaine : cette nouvelle Loi, celle du Sermon sur la montagne, n'est pas moins exigeante que la Loi de Moïse. Jésus paraît prendre plaisir à montrer au contraire qu'il en demande encore plus que ne le faisait la Loi. « Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux^{4}. »

Jésus, pourfendeur du légalisme, ne semble pas prendre sa propre Loi à la légère. Au cours de ce long discours, Jésus s'emploie à en détailler les exigences, à l'aide de nombreuses formules frappantes, comme « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent », « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui encore l'autre », « à qui te demande, donne, à qui veut t'emprunter ne tourne pas le dos », « vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent », ou encore « ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez ». Chaque ligne étonne, dérange, remue. Des siècles de commentaires parfois accommodants et d'homélies trop souvent banales ne sont pas parvenus pas à éroder la radicalité saisissante de ce programme de vie.

Cette radicalité même, qui est la force du discours, n'est-elle pas aussi sa faiblesse ? Ne le rend-elle pas inapplicable, ou à tout le moins hors de portée pour nous autres pauvres mortels qui ne prétendons guère à l'héroïsme des saints ? Jésus ne présente-t-il pas un idéal magnifique et lointain, destiné bien plutôt à être admiré qu'appliqué, comme ces sommets enneigés qu'on se plaît à contempler depuis la plaine, en laissant leur ascension à quelques alpinistes d'élite, équipés et bien entraînés ? Des chrétiens désireux de bien agir, mais effrayés de ces prescriptions qu'ils jugeaient irréalisables, ont suggéré que Jésus entendait nous révéler dans toute sa rigueur l'exigence de la perfection, non pas pour que nous l'appliquions, mais simplement pour que nous prenions conscience de notre totale incapacité à l'atteindre. Ainsi, délivrés une bonne fois pour toutes de la tentation d'y parvenir par nos propres forces, à la manière de Pélage, nous pourrions enfin demander à Dieu de nous venir en aide et nous laisser sauver par lui, sans plus espérer mériter le ciel autrement que par sa grâce. Astucieuse porte de sortie, qui suggère toutefois un Dieu un brin manipulateur, capable de prendre le risque de nous conduire au désespoir, et qui se heurte surtout à la conclusion du discours. Dans une parabole célèbre^{5}, Jésus y compare ceux qui écoutent les paroles qu'il vient de prononcer – le Sermon sur la montagne, avec toutes ses exigences – sans les mettre en pratique à un fou qui a construit une maison sur du sable, que les intempéries viennent

bientôt mettre à bas ; au contraire, celui qui ne se contente pas de les écouter, mais s'applique également à les pratiquer, est comme un homme avisé qui a bâti ses fondations sur le roc, et dont la maison n'a pas à craindre les orages ni les tempêtes. Il semble bien que Jésus attende de ses disciples, non pas qu'ils se contentent d'admirer de loin ses prescriptions, ni qu'ils se déclarent tristement incapables de les suivre, mais bien qu'ils en vivent concrètement, jour après jour.

L'ambition de ce petit livre n'est pas de fournir un commentaire complet de ce long discours de Jésus, ni même d'en proposer une introduction qui semblera suffisante à un bibliste. Il s'agit bien plutôt d'ouvrir quelques pistes de lecture visant à en faire goûter la saveur, à en comprendre l'exigence et à inviter ainsi ceux qui cherchent en ce monde un point d'appui solide pour bâtir leur vie à construire leurs fondations sur le roc véritable. Avec la grâce de Dieu, naturellement.